



## « Demain tout recommence » : *Lord Durham's Report* en traduction

Marc Charron

Volume 10, Number 1, 1er semestre 1997

Langues, traduction et post-colonialisme  
Languages, Translation and Post-Colonialism

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/037281ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/037281ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)

1708-2188 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charron, M. (1997). « Demain tout recommence » : *Lord Durham's Report* en traduction. *TTR*, 10(1), 101–136. <https://doi.org/10.7202/037281ar>

Article abstract

'Demain tout recommence' : Lord Durham's Report in Translation — This article presents a comparative analysis of the ideological presuppositions that run through and shape each of the three translations (1839, 1948, and 1969) of Lord Durham's Report. It attempts to explain how different maxims relevant to discursive practices of French-Canadian and Québec nationalism are disseminated throughout the 150-year history of Durham's text in translation. Thus the article largely deals with the permeability of translational discourse and the 'regulating principles' that structure it. The socio-political context proper to the source text and to each of its translations having been examined, the comparative analysis per se looks into the work of the ideologemes — that present themselves, at the textual-surface level, as synchronic variations. The latter part of the article discusses the antagonistic relation between the French Canadian and the Other, and the way in which this relation shows itself to be a surface manifestation of the ideologue of 'conquête'.

# «Demain tout recommence» : *Lord Durham's Report* en traduction

Marc Charron

Du *Report on the Affairs of British North America* (1839) de lord Durham, on connaît trois traductions<sup>1</sup> (auxquelles il faut ajouter une réédition dite «revue et corrigée» de la dernière version)<sup>2</sup> : la première traduction est celle qui paraît dans le journal *Le Canadien* du 8 mars au 8 avril 1839 et que le sociologue Jean-Charles Falardeau attribue à Étienne Parent; la deuxième, publiée en 1948, est de Marcel-Pierre Hamel, de la Société historique de Montréal; la troisième et dernière traduction, publiée en 1969, est de Denis Bertrand et Albert Desbiens, alors professeurs d'histoire au Collège Sainte-Marie de Montréal. Comment expliquer la

---

<sup>1</sup> Le *Rapport Durham* demeure à ce jour l'ouvrage le plus souvent traduit au Québec et au Canada. (Source : Philip Stratford, *Bibliographie de livres canadiens traduits de l'anglais au français et du français à l'anglais*, 2<sup>e</sup> éd., Ottawa, Conseil canadien de recherches sur les humanités, 1977. Les données concernant les vingt dernières années indiquent, sauf erreur, qu'il en est toujours ainsi.)

<sup>2</sup> Un examen attentif de la dernière traduction et de sa réédition «revue et corrigée» de 1990 permet de constater qu'il n'existe en fait aucune différence réelle entre les deux textes, d'où l'inutilité d'intégrer cette réédition à l'analyse comparative des traductions proprement dites. Nous avons toutefois jugé indispensable, vu le moment choisi pour la réédition de 1969, de l'inclure à l'étude de contextualisation des traductions (voir pp. 13-14).

publication, en l'espace d'un siècle et demi, de ces trois traductions et de la réédition de la dernière version — qui remonte à peine à vingt ans —, sinon par la place qu'a occupée et que continue d'occuper le célèbre rapport dans l'histoire politique (pour ne pas dire la psyché collective) du Canada français et du Québec?

Nous tenterons de montrer, dans les pages qui suivent, la façon dont plusieurs «maximes idéologiques» sous-tendent la réalisation de surface de certains énoncés dans chacune des trois traductions du célèbre texte de Durham. Si l'on peut postuler que la traduction demeure, comme pratique socio-sémiotique, toujours perméable à ce qui se dit en société d'un objet de discours donné, il s'ensuit que la traduction tend à rejeter ce qui ne peut être dit de cet objet de discours. Plus important encore dans le cas qui nous occupe ici, s'avère le fait que la traduction tend à ne pas ignorer ce qui constitue, au moment de sa réalisation, un «présupposé du discours» sociopolitique au Canada français et au Québec<sup>3</sup>.

Il est nécessaire, dans un premier temps, de s'interroger sur les raisons et les conditions ayant présidé à la traduction de 1839, aux deux retraductions de 1948 et de 1969 ainsi qu'à la réédition de 1990. Même si ces facteurs peuvent être, en partie, d'ordre pédagogique<sup>4</sup>, philologique<sup>5</sup>

---

<sup>3</sup> On comprendra que le présupposé idéologique *ne participe pas à la construction* proprement dite d'une pratique idéologique donnée dans un état de société donné, mais qu'il *en assure plutôt la diffusion*.

<sup>4</sup> Les éditeurs de la version de 1969 spécifient que, même si elle s'adresse au grand public, la nouvelle traduction est «destinée, à l'origine, aux étudiants en histoire du Canada» et qu'ils ont «voulu en faire un instrument pédagogique et un ouvrage de vulgarisation» (Denis Bertrand, Albert Desbiens et André Lavallée, «Remarques préliminaires», *Le Rapport Durham*, Montréal, Éditions Sainte-Marie, 1969).

<sup>5</sup> L'auteur de la traduction de 1948 fait les remarques suivantes : «Il existait, il est vrai, une traduction française du Rapport de lord Durham parue dans *Le Canadien* de 1839. [...] Mais on sait qu'il est absolument impossible de mettre la main sur cette traduction, dont on retrouve les derniers exemplaires dans nos rares bibliothèques publiques. [...] Cette traduction, faite à la vapeur, publiée au jour le jour dans le vieux journal de Québec, péchait par l'omission totale de notes et par un vocabulaire illisible aujourd'hui. [...] Plus nous nous étonnions de cette lacune,

ou éditorial<sup>6</sup>, il n'en reste pas moins que la réelle motivation qui anime les traducteurs de Durham englobe beaucoup plus que le désir de rendre le texte accessible au lecteur français, beaucoup plus que la volonté d'offrir au lecteur français une traduction qui supplée une lacune (par exemple, parce que la version précédente serait difficile à trouver, jugée désuète ou trop éloignée des besoins immédiats du public à qui l'on veut faire connaître le texte).

L'histoire de *Lord Durham's Report* en traduction s'étendant sur plus d'un siècle et demi, il faut d'abord chercher à comprendre en quoi les dates qui marquent la traduction du rapport — 1839, 1948, 1969 et 1990 — ne sont aucunement fortuites, en quoi elles s'inscrivent comme des *moments clés* ou *années charnières* dans l'histoire politique canado-québécoise. Comment faut-il comprendre que plus d'un siècle sépare les deux premières traductions et qu'à peine vingt ans séparent les deuxième et troisième traductions, ainsi que cette dernière et sa réédition dite «revue et corrigée»? On verra ici que le facteur de désuétude, argument souvent invoqué par les auteurs de retraductions pour parler du *vieillessement* de la langue, peut difficilement s'appliquer à une traduction qui remonte même à un siècle. On comprendra aussi que les raisons d'ordre didactique ne suffisent pas à justifier complètement la parution d'une retraduction ou d'une réédition qui remonte à moins d'un quart de siècle. Encore une fois, il est vraisemblablement d'autres facteurs qui motivent de telles entreprises traductionnelles.

Les essais de typologie des idéologies nationalistes proposés par le sociologue Marcel Rioux, dans *La Question du Québec*, et par le politologue Louis Balthazar, dans *Le bilan du nationalisme au Québec*, nous permettront d'aborder, avant la présentation même des exemples qui illustrent le travail actif des présupposés, la contextualisation de la

---

plus nous désirions la combler», Marcel-Pierre Hamel, «Avertissement au lecteur», *Le Rapport de Durham*, Montréal, Éditions du Québec, 1948, pp. 10-11. On sera à même de constater, lors de la présentation des exemples, ce qu'il en est, tout bien considéré, du vocabulaire dit «illisible» de la traduction de 1839.

<sup>6</sup> Voir la note 2 ainsi que la contextualisation de la «réédition revue et corrigée de 1990».

problématique nationaliste québécoise au moment de chacune des années de parution des différentes traductions de *Lord Durham's Report*.

Pour les fins de notre analyse, les versions françaises du *Report* constituent autant de lectures idéologiques de l'histoire politique canado-québécoise. En termes formels, chacune de ces lectures se structure à partir de connexions entre le texte de départ et tout autre texte ou discours susceptible d'en traiter directement (l'on pense d'emblée à la ou aux versions antérieures, et aussi aux nombreux commentaires sur Durham ou sur le célèbre rapport qui figurent dans les manuels d'histoire, les monographies spécialisées, les travaux de nature biographique, etc.). Mais il se trouve que ce contact entre le *Report* et d'autres pratiques discursives s'y rapportant peuvent également se faire de façon plus indirecte. On verra que c'est notamment le cas de certaines maximes idéologiques contemporaines des traductions étudiées, maximes qui sont toujours, comme le spécifie Marc Angenot, «sous-jacente[s] à un énoncé, [et] dont le sujet circonscrit un champ de pertinence particulier»<sup>7</sup>. Dans le cas des maximes qui sous-tendent les traductions du *Report*, on pourrait avancer que la *nation canadienne-française* ou *québécoise* constitue ce champ. L'acte de traduire se révélerait donc ici une pratique sémiotique où sont récupérées un certain nombre de traces laissées par ce type de contact interdiscursif.

Ainsi, «d'une phrase à l'autre, d'un texte à l'autre, par réductions successives, [il devient possible de] constituer des ensembles corrélés d'axiomes analogues, toujours implicites»<sup>8</sup>, propres à chacune des traductions de *Lord Durham's Report*. Il est également possible de prévoir le travail actif d'une pluralité d'idéologèmes pour chacune d'elles, agissant tels «des principes régulateurs sous-jacents aux discours sociaux auxquels ils confèrent autorité et cohérence»<sup>9</sup>.

---

<sup>7</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 24.

<sup>8</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 25.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 24.

Affirmer que le processus traduisant participe activement à un discours et que les idéologèmes traductionnels sont sous-jacents à ce dernier, c'est ni plus ni moins reconnaître *a priori* que «la traduction ne peut se soustraire au discours qui correspond à l'état de la société où elle se réalise»<sup>10</sup>. En ce qui concerne la traduction de *Lord Durham's Report*, il importe d'abord de définir à quel «état de société» correspondrait chacune de ses différentes réalisations. Autrement dit, il existerait virtuellement, pour chacune des *années charnières* de publication déjà évoquées, un discours sur Durham ainsi que sur le *Rapport Durham* dans la société dans laquelle se fait la traduction.

Pour les textes traduits eux-mêmes, nous procéderons à une analyse comparative d'énoncés afin d'établir si ce que nous choisissons d'appeler les *variations* s'expliquent par des lectures idéologiques de l'histoire politique canado-québécoise depuis 1839 (et même depuis 1760 comme on le verra plus loin). Bref, il s'agira de déterminer de quelle façon ces lectures se règlent à partir d'idéologèmes différents ou non, et aussi de quelle façon ces derniers sont représentés superficiellement sous forme de variantes entre les traductions. La contextualisation sommaire de *Lord Durham's Report* et de ses traductions, qui consiste en un bref rappel de l'histoire événementielle autour de chacune des années charnières, mesurera ces mêmes données historiques au regard des essais de typologie du nationalisme tracés par Rioux et Balthazar. Cette mise en contexte des idéologies nationalistes permettra, par la suite, une analyse du travail des idéologèmes au sein des traductions proprement dites.

Il ne saurait être question, toutefois, d'analyser ici chacune des différences sur le plan micro-structurel; cela nécessiterait des centaines de pages et conduirait à l'analyse de facteurs autres<sup>11</sup> que ceux qui relèvent du travail structurant des idéologèmes. En définitive, les étapes de la démarche heuristique proposée sont les suivantes : repérer les passages ou énoncés dans lesquels apparaissent les variations; établir si, une fois

---

<sup>10</sup> Annie Brisset, *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Longueuil, Le Préambule, 1990, p. 30.

<sup>11</sup> On n'a qu'à penser aux conventions syntaxiques ou rédactionnelles (par exemple, l'emploi de la majuscule pour les adjectifs de nationalité) qui ne sont forcément pas les mêmes en 1839 qu'en 1948 ou 1969.

recensées, ces dernières se regroupent pour former un certain nombre d'ensembles idéologiques corrélés; et, enfin, dégager les présupposés idéologiques implicites qui autorisent à parler de la structuration de ces mêmes ensembles.

L'analyse des traductions présentée dans cet article se limitera à des exemples tirés de deux des six chapitres qui composent le *Report*, à savoir le premier chapitre (qui traite des *maux* du Bas-Canada) et la conclusion (dans laquelle Durham présente ses recommandations). Ces deux chapitres, respectivement intitulés, dans le texte original, 'Lower Canada' et 'General Review and Recommendations', forment près des deux tiers de l'ouvrage et ont depuis toujours été considérés comme les plus importants : d'une part, parce qu'il est clair que le but premier de la mission de Durham est d'apporter des solutions durables à la situation de crise qui continue de sévir dans le Bas-Canada au lendemain de la révolte des Patriotes de 1837; d'autre part, parce que les recommandations proposées en conclusion annoncent certaines lignes directrices de ce qui allait sitôt devenir loi constitutionnelle, à savoir l'Acte d'Union de 1840. Ces deux chapitres se présentent respectivement comme le *diagnostic*, pour ainsi dire, que pose Durham relativement au problème du Bas-Canada (examen à maints égards sociologique du climat de tension ayant mené à la Rébellion de 1837-1838) et comme le *pronostic* à privilégier (moyens applicables afin d'enrayer définitivement ce climat de crise).

## 1. Contextualisation du texte de départ et de ses traductions

### 1.1. Le Rapport, texte de départ

S'il est un aspect de la mission de Durham sur lequel s'entendent tous ceux qui ont analysé ou commenté son rapport, c'est la raison principale qui l'amène au Canada en mai 1838 :

It was the crisis in Lower Canada, above all, that had brought Lord Durham across the Atlantic, and in his *Report* it was to this crisis that

he turned at once after a brief introduction<sup>12</sup>.

La crise à laquelle il est fait allusion est bien sûr celle qui règne au lendemain du soulèvement des Patriotes à l'automne 1837 et qui menace d'éclater à nouveau. La nouvelle, qui atteint Londres le 22 décembre 1837, amène le gouvernement britannique à suspendre la Constitution dans le Bas-Canada le 10 février 1838. Après plusieurs tentatives, le premier ministre Melbourne réussit à convaincre Durham d'accepter les postes de «Capitaine général, de Gouverneur de Québec, de Gouverneur général des colonies britanniques de l'Amérique du Nord, et de Haut-Commissaire de sa Majesté chargé d'enquêter sur les affaires des provinces du Bas-Canada, du Haut-Canada, du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard, de la Nouvelle-Écosse et de Terre-Neuve»<sup>13</sup>.

Durham arrive à Québec le 27 mai 1838 et repart pour l'Angleterre le 1<sup>er</sup> novembre de la même année. Au cours de ces cinq mois, il ne quitte pas le Bas-Canada, à l'exception de cinq jours passés dans le Haut-Canada en juillet 1838 : cette précision sur le séjour de Durham ne fait qu'appuyer la thèse selon laquelle sa mission se limite essentiellement à la recommandation de *remèdes* aux *maux* qui affligent le Bas-Canada. Durham signe son rapport le 31 janvier 1839 et le dépose à la Chambre des Communes quelques jours plus tard, soit le 4 février. Le *Times* de Londres publie en primeur de larges extraits du *Report* à compter du 8 février. La version originale du rapport sera publiée au cours de l'année à Montréal, à Toronto et à Londres. Le chapitre intitulé 'Lower Canada', premier des six chapitres qui composent l'ouvrage, occupe près de la moitié du *Report*.

### 1.2. La traduction de 1839

Le 8 mars 1839 (un mois donc, jour pour jour, après la publication d'extraits dans le grand quotidien de Londres), le journal *Le Canadien* de

---

<sup>12</sup> Gerald M. Craig (éd.), *Lord Durham's Report. An Abridgement of the Report on the Affairs of British North America by Lord Durham*, Toronto, McClelland and Stewart, 1963, p. iv.

<sup>13</sup> Denis Bertrand et Albert Desbiens, «Introduction», *Le Rapport Durham*, Montréal, L'Hexagone, 1990, p. 29.



Québec fait publier une traduction du *Report*, dont le dernier extrait paraît exactement un mois plus tard. Dans son ouvrage consacré à la vie et à l'oeuvre d'Étienne Parent, Jean-Charles Falardeau affirme que ce dernier, alors éditeur du *Canadien*, est l'auteur de la traduction. Il faut ajouter que Parent, en plus d'être journaliste, est aussi traducteur de métier. En effet, «en 1827, [Parent] devient traducteur adjoint et officier en loi de l'assemblée du Bas-Canada»<sup>14</sup>. Même si l'on veut reconnaître la pertinence des propos de Hamel concernant les délais plutôt brefs dans lesquels a été réalisée cette première traduction (ce qui expliquerait en bonne partie, sous-entend Hamel, son style bâclé), il n'en demeure pas moins que la première traduction du texte de Durham n'est pas celle d'un traducteur inexpérimenté ou qui connaît mal les problématiques dont traite le *Report*.

Pour ce qui est du journal *Le Canadien*, il est utile de préciser qu'il a longtemps défendu les politiques du Parti canadien. En 1826, le Parti canadien se radicalise et devient le Parti patriote. À partir de cette date, ce n'est pas *Le Canadien* mais le journal *La Minerve* qui apporte un grand appui au Parti patriote. Pendant les nombreux mois qui précèdent les troubles de 1837, *Le Canadien*, par la plume de son directeur-rédacteur, dénonce systématiquement le recours à la violence populaire, à un point tel que *La Minerve* traite ce même directeur de «traître». Parent lance un dernier appel au calme le 25 septembre 1837, puis entre dans un mutisme complet jusqu'à la suspension de la Constitution, en février 1838. Comme le souligne Falardeau, lorsque Parent «reprendra la plume, ce sera pour plaider en faveur des proscrits qui l'avaient pourtant traité de renégat»<sup>15</sup>.

La loi constitutionnelle à peine suspendue, la population canadienne apprend que Londres enverra un nouvel émissaire mandaté pour enquêter sur sa situation. Parent salue la venue de Durham, voyant en lui un grand esprit libéral qui pourra mettre fin à l'ignorance qui caractérise l'attitude de l'Angleterre à l'égard des Canadiens. Ce n'est que lorsque Durham annonce officiellement sa démission et son départ, le 9 octobre 1838, que Parent cesse de nourrir tout espoir; en effet, Durham

---

<sup>14</sup> Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent 1802-1874*, Montréal, La Presse, 1975, p. 17.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 21.

rend déjà explicite dans cette lettre le projet d'assimilation britannique qui fera partie des recommandations du *Report*. Lorsque celui-ci paraît enfin, c'est un Parent totalement désillusionné qui se prépare à le traduire. Ainsi Falardeau note-t-il : «Face à cette conséquence peut-être irrémédiable, Parent, décontenancé, n'est pas loin de glisser vers la fatalité»<sup>16</sup>.

### 1.3. Cent ans de conservation

Dans *La Question du Québec*, Marcel Rioux estime qu'il s'installe au Québec, au lendemain de l'échec de la rébellion des Patriotes, une idéologie de «conservation». Dans *Le bilan du nationalisme au Québec*, Louis Balthazar évoque à son tour les quelque cent ans de «nationalisme de type traditionnel» qui succèdent à cet échec. Parallèlement, la traduction d'Étienne Parent demeure la seule traduction de *Lord Durham's Report* pendant plus d'un siècle. Cent ans aussi pendant lesquels il ne paraît aucune réédition.

Comment expliquer qu'il se soit écoulé autant de temps avant que le *Report* ne fasse l'objet d'une retraduction? On sait qu'en 1888, Antoine Gérin-Lajoie déplore, au sujet de la traduction de 1839, qu'il n'est «guère possible de se la procurer aujourd'hui»<sup>17</sup>. Il est déjà possible d'avancer que, si une retraduction tarde à venir, ce n'est vraisemblablement pas parce que celle de Parent est connue ou appréciée des personnes susceptibles de lire la version française du texte de Durham. À vrai dire, il apparaît plutôt que le *Report* ne suscite de réel intérêt que si le climat social et politique du moment lui est idéologiquement propice, c'est-à-dire apte à relancer le débat sur les questions centrales que soulève ce texte, dont avant tout la viabilité d'une société de langue française en Amérique. Il est vrai que le *Report* traite largement aussi du thème du *gouvernement responsable*, mais on ne s'étonnera pas que les commentateurs de langue française se soient toujours penchés en premier

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>17</sup> Antoine Gérin-Lajoie, *Dix ans au Canada de 1840 à 1850 : histoire de l'établissement du gouvernement responsable*, Québec, L. J. Demers, 1888, note à la p. 19.

lieu sur la recommandation controversée touchant l'assimilation<sup>18</sup>. Plus que l'échec de 1837-1838 et l'Acte d'Union de 1840, n'est-ce pas la recommandation prônant l'assimilation progressive des Canadiens qui met fin à toute forme d'aspiration nationale que peuvent entretenir ces derniers, en argumentant contre sa viabilité à long terme? L'on ne doit alors exclure qu'il puisse exister un lien plus ou moins étroit entre l'idéologie de conservation ou de survivance et l'absence prolongée du sentiment d'affirmation nationale; conséquemment, toute retraduction du *Report* allait demeurer improbable tant et aussi longtemps que les questions centrales soulevées par ce dernier ne serait pas appelées à réintégrer pleinement le discours sociopolitique au Canada français.

#### 1.4. La traduction de 1948

Comme on l'a vu précédemment, Rioux et Balthazar s'entendent sur la nature de l'idéologie (Rioux) ou du nationalisme (Balthazar) qui caractérise le Québec de l'après-*Rapport Durham*. Les opinions diffèrent toutefois en ce qui concerne la durée de la période dite «traditionaliste». En effet, si Balthazar estime que la Révolution tranquille symbolise à la fois la fin du nationalisme axé sur l'ethnie et la naissance de celui axé sur le territoire (ce qu'il appelle la «québéçisation» du nationalisme des Canadiens français), Rioux, sans contester qu'une nouvelle idéologie prend naissance avec la Révolution tranquille, juge pour sa part que cette dernière succède à une idéologie libérale qui voit le jour au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et dont le principal discours est celui du «rattrapage» et de la «contestation»<sup>19</sup>. Il est important de comprendre — toujours selon l'interprétation avancée par Rioux — que l'idéologie qui voit le jour au début des années soixante se manifesterait non seulement

---

<sup>18</sup> Outre l'absence de retraduction ou de réédition pendant plus d'un siècle, il faut également mentionner la non-publication en langue française, pendant cette même période, d'ouvrages consacrés à Durham ou au *Rapport Durham*. Il en est ainsi jusqu'en 1937, année où paraît, aux Éditions Le Devoir, *L'Accalmie* de Léo-Paul Desrosiers.

<sup>19</sup> Pour une analyse approfondie de l'état des idéologies et du discours social entre la Seconde Guerre mondiale et l'avant-Révolution tranquille, on consultera : Pierre Popovic, *La contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*, Candiatic, Éditions Balzac, 1992.

en réaction contre le conservatisme séculaire des Canadiens français, mais aussi contre les principes que défendent certains intellectuels (dont Pierre Trudeau, Gérard Pelletier et Jean Marchand) depuis une quinzaine d'années. Ainsi, la toute première question qui s'impose est de savoir si la traduction de 1948 s'inscrit dans la lignée de ce conservatisme séculaire ou dans le contexte de l'idéologie dite de «rattrapage», ou encore si elle ne s'inscrit pas plutôt en faux contre cette dernière. Selon la thèse avancée par Balthazar, il y aurait lieu de penser que la traduction de 1948 s'apparentera à celle de 1839. Par contre, selon celle que propose Rioux, il s'agirait de voir si cette traduction cherche à confirmer ou, au contraire, à infirmer le discours *libéralisant* des années 1945-1960.

L'idéologie de rattrapage et de contestation, selon Rioux, «nie véhémentement l'idéologie de conservation du siècle précédent; dans sa partie positive, qui reste longtemps implicite, elle donne comme but au Québec de rattraper la démocratie libérale des Nord-Américains»<sup>20</sup>. Cette idéologie rappelle la nécessité pour le Québec de s'intégrer complètement au Canada et de se mettre à l'heure de ce que Rioux appelle le «modèle outaouais». À vrai dire, on n'arrive à saisir la nature de l'antagonisme qui caractérise le discours social au Québec à la fin des années 1940 qu'à la lumière des événements politiques qui occupent l'avant-scène au début de la décennie, surtout ceux liés directement à l'effort de guerre (qu'il s'agisse de la crise de la conscription ou du débat entourant la pertinence du processus de centralisation mis en place par le gouvernement fédéral pour les besoins de défense). Cette «politique centralisatrice», comme l'appelle Rioux, n'est pas sans évoquer, chez certains intellectuels nationalistes du Québec des années 1940, l'état d'esprit des recommandations de Durham ayant mené à l'Acte d'Union. L'auteur de la traduction de 1948 du *Report* compte parmi ceux qui dénoncent avec vigueur l'attitude du gouvernement central :

Nous en sommes là en 1947. Ottawa croit le moment venu de compléter sur ce chapitre la pensée de l'homme d'État anglais. La Confédération de 1867 ne peut plus fonctionner. La raison, c'est que la Confédération n'existe plus. Le Gouvernement central a tellement empiété sur les

---

<sup>20</sup> Marcel Rioux, *La Question du Québec*, Montréal, Parti pris et Marcel Rioux, [1969], 1980, p. 99.

prérogatives des États provinciaux que notre constitution n'est plus qu'une Union législative déguisée.<sup>21</sup>

Il est certain que la victoire des unionistes de Duplessis aux élections provinciales de 1944 peut être interprétée d'abord comme un désaveu de la position ambivalente du gouvernement d'Adélard Godbout lors de la conscription, mais il faut sans doute également y voir l'attrait que représente toujours le nationalisme traditionnel et le refuge que ce dernier constitue pour ceux qui considèrent les politiques fédérales d'alors comme une menace pour la survie des valeurs canadiennes-françaises.

### 1.5. La traduction de 1969

Dans les années 1960, une des transformations majeures du nationalisme canadien-français est qu'il change d'appellation et s'affiche désormais comme *québécois*. Cette *territorialisation* du nationalisme *présuppose* que l'avenir de la *nation canadienne-française* ne peut connaître de salut qu'à l'intérieur des frontières du Québec. Pour plusieurs groupes nationalistes québécois, cette vision nouvelle signifie conséquemment l'abandon de l'idée qu'il puisse exister un avenir pour la collectivité d'expression française ailleurs au Canada. Ainsi, une des caractéristiques importantes du nationalisme des années 1960 s'avère la création de plusieurs formations politiques qui prônent l'indépendance du Québec. Pour la première fois depuis la rébellion des Patriotes de 1837-1838, on peut même affirmer qu'un projet politique d'affirmation nationale obtient l'aval d'une partie non négligeable de la population :

Après l'échec du nationalisme patriote, il faudra attendre plus de cent ans avant que les Canadiens, sous le nouveau nom de Québécois, prennent conscience à nouveau de la dimension politique de leur appartenance nationale à la faveur d'un mouvement qui les fera entrer résolument dans l'ère moderne.<sup>22</sup> (Les italiques sont de nous.)

---

<sup>21</sup> Marcel Pierre-Hamel, «Introduction», *Le Rapport de Durham*, Montréal, Éditions du Québec, 1948, p. 48.

<sup>22</sup> Louis Balthazar, *Le bilan du nationalisme au Québec*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1986, pp. 63-64.

On observe donc que, pour Balthazar, le nationalisme québécois se distingue du nationalisme canadien-français par sa volonté d'accéder et d'adhérer aux valeurs de «modernité» qu'on associe à la plupart des démocraties occidentales. Chez Rioux, cette même allusion au caractère moderne du projet de société des années soixante est tout à fait explicite :

[D]epuis une décennie, une troisième idéologie [est apparue, soit] *l'affirmation de la société québécoise par le développement et la participation*; c'est la négation de la négation que représente la deuxième idéologie — contestation et rattrapage. Sur le plan des moyens, cette idéologie rejoint l'idéologie nationale des patriotes et milite en faveur de l'indépendance du Québec.<sup>23</sup> (Les italiques sont de nous.)

Les deux auteurs ne s'entendent toutefois pas ici sur ce contre quoi réagit l'idéologie ou le nationalisme des années 1960; il semblerait que la différence consiste, pour Balthazar, en une opposition entre modernité et traditionalisme, alors que cette même différence réside beaucoup plus, pour Rioux, dans la manière d'accéder à la modernité (opposition entre les modèles outaouais et québécois).

Si *Lord Durham's Report* — et conséquemment sa traduction — vient, en 1839, mettre fin aux aspirations nationales des Canadiens (aussi velléitaires puissent-elles être ou être jugées), et que la traduction de 1948 ne se fait pas dans le contexte d'une redéfinition de ces mêmes aspirations, il en va tout autrement de la traduction de 1969. Le contexte dans lequel vient s'inscrire cette dernière ressemble — Balthazar et Rioux n'ont pas tort de le souligner — à celui de 1837-1838. Dans un cas comme dans l'autre, on note une «prise de conscience» et une volonté d'«affirmation» de la population francophone du Québec. Parallèlement, il est permis de croire que, dans un tel contexte, le *projet* qui anime la traduction de 1969 s'offre comme une réponse sans équivoque à la question de l'avenir de cette collectivité.

---

<sup>23</sup> Marcel Rioux, *op. cit.*, p. 100.

## 1.6. La réédition de 1990

S'il est étonnant qu'il y ait publication d'une seconde traduction du *Report* en 1969, il n'est pas moins surprenant qu'il y ait réédition de ce même texte de 1969, en format de poche, à peine vingt ans plus tard<sup>24</sup>. En ce qui concerne le moment choisi pour rééditer la traduction de 1969, est-il besoin de rappeler qu'il coïncide parfaitement avec l'échec de l'Accord du lac Meech, qui devait, entre autres, reconnaître le caractère distinct de la société québécoise? Cet accord visait d'abord la réintégration du Québec au sein de la constitution canadienne, dont le gouvernement québécois avait refusé d'entériner l'entente de rapatriement en 1982, estimant avoir été exclu, voire trahi par les autres provinces et le gouvernement fédéral lors de ce qu'on désigne très souvent depuis, dans les milieux nationalistes québécois, sous le nom de «Nuit des longs couteaux»<sup>25</sup>. D'aucuns comparent le sentiment de désillusion d'alors au Québec à la réaction suscitée chez les Canadiens au lendemain de la publication du rapport : «[Après] l'échec du 5 novembre [1981], [...] comme jadis en 1839, le Québec est prostré»<sup>26</sup>. Au printemps 1987, l'Accord du lac Meech est présenté, par le gouvernement fédéral en tête, comme une façon de corriger l'injustice de 1982 et, du coup, de renforcer le sentiment d'unité canadienne. Le 23 juin 1990, l'accord meurt faute d'avoir été ratifié (dans les délais impartis, ironiquement, par la Constitution de 1982) par l'assemblée législative du Manitoba, à la suite d'une guerre de procédures menée par le député amérindien Elijah Harper, et par l'assemblée législative terre-neuvienne, où le vote de ratification ne s'est pas tenu, malgré la promesse faite en ce sens par le premier ministre Clyde Wells lors d'une conférence fédérale-provinciale quelques semaines auparavant. Dans les milieux nationalistes au Québec, on attribue surtout l'échec au refus du *reste du Canada* de reconnaître le Québec comme «société distincte». Au Québec, la réaction à l'échec se traduit aussitôt, du

---

<sup>24</sup> Fait intéressant à noter : parmi les cinquante titres qu'offrait L'Hexagone dans sa collection «Typo» à l'été 1990, le *Rapport Durham* figure comme seul ouvrage traduit et non québécois.

<sup>25</sup> Nous voudrions souligner ici le caractère excessif de cette allusion à (et de cette banalisation de) la purge hitlérienne des S.A. en juin 1934.

<sup>26</sup> Louis Balthazar, *op. cit.*, p. 190.

moins dans les sondages d'opinion publique, par un appui sans précédent à la thèse souverainiste. Des recommandations de Durham au rejet de la notion de «société distincte», il n'y a alors qu'un pas que beaucoup n'hésitent pas à franchir : la reconnaissance du caractère distinct du Québec est une condition minimale qui faisait jadis partie de l'Acte de Québec de 1774 et que la politique constitutionnelle du Canada (dont le *Rapport Durham* constituerait une des assises théoriques) a de tout temps refusée.

## 2. Idéologèmes et variations synchroniques

L'essentiel de notre propos traite des «présupposés [qui] permettent de construire le système idéologique du discours»<sup>27</sup> des différentes traductions. Or, si l'idéologie imprègne l'ensemble du texte traduit, la représentation textuelle des présupposés se manifeste, dans les faits, sous la forme de dizaines d'écarts énonciatifs par rapport au texte de départ ou aux autres traductions, souvent infimes et difficiles à discerner. Une *variation* sera donc définie ici comme tout énoncé (ou partie d'énoncé) du texte de départ pour lequel les traductions de 1839 et de 1948 diffèrent (c'est-à-dire où il y a omission de cet énoncé dans la traduction de 1969, qui, précisons-le, est une version quelque peu abrégée du rapport), ou pour lequel on retrouve au moins deux traductions différentes (c'est-à-dire dans le cas d'un énoncé qui apparaît dans les trois traductions). L'analyse comparative cherche surtout à déterminer dans quelle mesure et suivant quelle fréquence les écarts énonciatifs rejoignent, par la médiation des idéologèmes, l'idéologie du traditionalisme, celle de l'anti-traditionalisme et du libéralisme (ou peut-être davantage du refus de ces dernières) ou, enfin, celle du territorialisme (ou de la québécoïsation). En définitive, pour chacune des traductions, ces écarts sont autant de réalisations de surface qui renvoient aux idéologèmes.

L'analyse comparative des trois traductions permet de recenser plusieurs dizaines de variations d'ordre idéologique (dont nous ne pouvons donner ici qu'un échantillonnage très limité et ne touchant essentiellement que les écarts d'ordre lexical); de cette analyse, il se dégage que :

---

<sup>27</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 28.



- le système idéologique qui domine le discours traductionnel de la version de 1839 est celui de la survivance et du nationalisme de type traditionnel. Y sont sous-jacents surtout les idéologèmes du «bon peuple» et de l'«enracinement»;
- les systèmes idéologiques qui dominent le discours traductionnel de la version de 1948 sont ceux de la survivance et, plus encore, du refus du libéralisme. Y sont sous-jacents les mêmes idéologèmes que pour la traduction de 1839, auxquels il faut ajouter ceux de la «dénégation de la nation canadienne-française», du «sens de l'argent et des affaires», du «complexe d'infériorité», de l'«assimilation» et de «la marche vers indépendance»;
- le système idéologique qui domine le discours de 1969 est celui de la maîtrise du destin politique et économique des Québécois. Y sont sous-jacents les mêmes idéologèmes que pour la traduction de 1948, avec cette différence qu'ils servent souvent à véhiculer une caractérisation nettement positive du Canadien français.

Nous présenterons ici des exemples propres à chacun de ces sept idéologèmes, en procédant en quelque sorte de façon chronologique, c'est-à-dire en présentant d'abord les idéologèmes qui se rapportent davantage au nationalisme traditionnel pour terminer avec la présentation de l'idéologème de «la marche vers l'indépendance», le plus caractéristique des idéologèmes qui renvoient au nationalisme «québécois».

### 2.1. L'idéologème du «bon peuple»

Comme le laisse entendre la désignation de l'idéologème, les variations concernent surtout des adjectifs servant à qualifier le peuple canadien-français. On peut noter la suppression de l'adjectif 'narrow'<sup>28</sup>/«étroits» dans les traductions de 1839<sup>29</sup> et de 1948 :

---

<sup>28</sup> Tous les passages du texte de départ renvoient à l'édition de C.P. Lucas de 1912.

<sup>29</sup> Tous les passages de la première traduction renvoient à une version colligée en 1839 (78 pages) du texte intégral paru dans *Le Canadien*. L'exemplaire que nous avons consulté se trouve à la Salle Gagnon de la Bibliothèque centrale de Montréal.

A few of the French [...] still condemn the narrow prejudices and ruinous violence of their countrymen. (*Durham's Report*, p. 20)

Un petit nombre de Français [...] condamnent encore les préjugés nationaux et la violence ruineuse de leurs compatriotes. (1839, p. 4)

Un noyau de Français [...] condamnent encore les préjugés de race et la violence ruineuse de leurs compatriotes. (1948, p. 71)

Un noyau de Français [...] condamnent les étroits préjugés de race et la violence ruineuse de leurs compatriotes. (1969, p. 8);

ou la suppression des adjectifs 'entire and irremediable'/'entière et irrémédiable» dans la traduction de 1948 :

I have already described [...] the entire and irremediable disaffection of the whole French population. (*Durham's Report*, p. 260)

J'ai déjà décrit [...] la désaffection entière et irrémédiable de toute la population Française. (1839, p. 61)

J'ai déjà dit [...] la perte de la sympathie de toute la population française. (1948, p. 280)

J'ai déjà décrit [...] la désaffection entière et irrémédiable de toute la population française. (1969, p. 105);

ou, enfin, l'ajout de «remarquable» dans la traduction de 1839 et de «remarquablement» dans celle de 1948 :

[T]his society of civil and military functionaries ceased to exhibit towards the higher order of Canadians an exclusiveness of demeanor, which was [...] revolting to a sensitive and polite people. (*Durham's Report*, p. 34)

[C]ette société de fonctionnaires civils militaires a cessé de prendre envers la classe la plus distinguée des Canadiens, ce ton et ces airs exclusifs [...] révoltants pour un peuple remarquable par sa susceptibilité et sa politesse. (1839, p. 7)

[L]a classe des fonctionnaires civils et militaires a cessé de prendre, vis-à-vis des Canadiens, ce ton et ces airs d'exclusivité [...] révoltants à un peuple remarquablement sensible et poli. (1948, p. 65)

[C]e groupement de fonctionnaires civils et militaires a cessé d'afficher, vis-à-vis de la classe la plus distinguée des Canadiens, un air d'exclusivité et de dédain qui était [...] révoltant pour un peuple sensible et poli. (1969, p. 14)

Dans les premier et deuxième exemples, il découle de la suppression des qualificatifs en traduction que le peuple canadien-français adopte, en ces

années de troubles politiques, une attitude moins tranchante et moins catégorique que celle décrite par Durham dans le texte de départ; c'est ainsi que les traductions de 1839 et de 1948 proposent une lecture du premier énoncé où les «préjugés» mentionnés ne sont pas aussi «étroits» que le suggère le texte original, et la traduction de 1948, une lecture du deuxième énoncé où la «désaffection» n'est pas totale et perdue à tout jamais (à condition qu'il se produise «un changement d'attitude de la part des Anglais», doit-on y lire en filigrane). Cette dernière suppression a donc pour effet de dédramatiser l'état de crise dont Durham cherche à convaincre le lecteur. Du coup, l'amenuisement du caractère urgent de la mission de Durham contribue à soutenir un discours tout à fait cohérent sur *l'urgence utilisée comme prétexte pour mettre un terme aux revendications politiques légitimes des Canadiens français*.

Dans le troisième exemple, l'ajout du qualificatif ou de sa forme adverbiale hisse l'observation de l'énoncé du texte original au rang de vérité incontestable, voire au rang de principe ethnologique : Durham découvre ainsi *notre* vraie nature, *nous* reconnaît à ce trait distinctif. L'ajout qui rend les Canadiens encore plus «sensibles» et plus «polis» que ne le suggère Durham se trouve du coup à caractériser les «fonctionnaires civils et militaires [anglais]» dont il est question en début d'énoncé : *leur* attitude, dans les traductions de 1839 et 1948, devient par le fait même plus arrogante, *leur* «ton» et *leur* «air d'exclusivité», plus «révoltants».

## 2.2. *L'idéologème de l'«enracinement»*

Le deuxième idéologème, celui de l'«enracinement», figure comme le plus important parmi ceux qui sous-tendent l'idéologie traditionaliste, sans doute parce que, comme le spécifie Léon Dion, tous les thèmes choisis par les Québécois pour exprimer leur identité (religion, langue, culture, famille, etc.) «convergent vers la notion de patrie ou de terre québécoise qui les rassemble et les résume tous»<sup>30</sup>. Le premier des deux exemples suivants montre le rapprochement implicite entre les notions de «Canadien» et d'«occupation du territoire» :

---

<sup>30</sup> Léon Dion, *À la recherche du Québec*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1987, p. 32.

[T]heir primary care [that of the English population] was [...] to guard the interests and feelings of the present race of inhabitants. (*Durham's Report*, p. 49)

[S]on objet [celui de la population anglaise] fut [...] de mettre en sûreté et de conserver les intérêts et les sentiments des anciens colons. (1839, p. 11)

[S]on premier soin [celui de la population anglaise] fut [...] de conserver les intérêts et les sentiments de la race actuelle des habitants. (1948, p. 101 et 1969, p. 23)

On retiendra de la variation touchant la traduction de 1839 de cet énoncé l'idée du droit d'ancienneté qui revient à la population ayant colonisé un territoire, c'est-à-dire aux «anciens colons» ici, établis depuis bien longtemps avant que n'arrive la «population anglaise».

Le second exemple propre à l'idéologème de l'«enracinement» touche la connotation d'un terme plutôt neutre par l'ajout d'une charge émotive :

[T]he stationary habits and local attachments of the French Canadians render it little likely that they will quit their country in great numbers. (*Durham's Report*, p. 273)

[L]es habitudes sédentaires et les affections locales des Canadiens Français rendent peu probable qu'ils quittent leur pays en grands nombres. (1839, p. 64)

[L]eurs habitudes sédentaires et leur attachement aux lieux de leur enfance rendent improbable un départ massif des Canadiens français. (1948, p. 292)

(Ce passage n'apparaît pas dans la version de 1969)

Plus que le degré, c'est sans doute la nature du déplacement effectué par la traduction de 1948 qui étonne ici; le qualificatif plutôt abstrait de l'énoncé de départ ('local') subit une transformation qui autorise une lecture plus émotive de l'énoncé, où l'espace géographique se transforme pour ainsi dire en espace *de la famille*.

### 2.3. L'idéologème de la «dénégation de la nation canadienne-française»

L'idéologème de la «dénégation de la nation canadienne-française» illustre pour sa part combien le légendaire «C'est un peuple sans histoire et sans littérature» de Durham agit comme énoncé paradigmatique du présupposé

idéologique (où l'implicite équivaldrait à une formule du type «...donc ce n'est pas un peuple»). La légendaire phrase de Durham et le discours nationaliste qui s'y est si souvent référé (souvent par souci de légitimation) ont créé un impact à ce point grand sur l'imaginaire de ce «peuple» que, pour une proportion considérable de Québécois, le rapport se résume à cette seule phrase, qui renfermerait toute l'arrogance et tout le mépris de l'émissaire britannique à l'égard des Canadiens français. Ainsi, ce n'est pas sans raison qu'elle figure, sous le portrait et au-dessus du nom de celui qui en est l'auteur, en première de couverture de la traduction de 1948. Il faut surtout souligner la façon dont elle permet, en tant que présupposé idéologique, que s'opère la mise en paradigme de l'idéologème de la «dénégation de la nation canadienne-française», entre autres par la dissémination du scepticisme qu'entretient Durham face à l'existence même d'une nation canadienne-française. En soi, le présupposé sert merveilleusement le discours (traductionnel) qui poursuit une logique opposée à celle de Durham, en permettant à ce discours de montrer à quel point, par exemple, Durham méprise profondément les Canadiens français. Il est donc à prévoir qu'il se trouvera dans les traductions un certain nombre d'énoncés dont les variations recensées consistent, au niveau de l'implicite, en un rappel de la célèbre affirmation que le lecteur est invité à se remémorer sur-le-champ, comme l'atteste l'exemple suivant :

It need not surprise us that [...] they remained the same uninstructed, inactive, unprogressive people. (*Durham's Report*, p. 28)  
 Nous ne devons pas être surpris [...] que [...] ils demeurèrent le même peuple inéduqué, inactif et stationnaire. (1839, p. 6)  
 Nous ne devons donc plus nous étonner [qu']ils demeurèrent [...] le même peuple ignare, apathique et rétrograde. (1948, p. 80)  
 Nous ne devons donc pas nous étonner que [...] ils demeurèrent [...] le même peuple ignare, apathique et rétrograde. (1969, p. 11)

L'absence de variation dans la traduction de 1839 (non seulement dans l'exemple ci-dessus, mais pour l'ensemble des énoncés qu'il est possible de regrouper sous l'idéologème de la «dénégation de la nation canadienne-française», et qui, faute d'espace, ne peuvent être présentés ici) s'explique peut-être par le peu de temps qui sépare la parution du texte en anglais de celle de la première traduction française. Cette particularité serait imputable au fait que l'idéologème semble être beaucoup plus le produit de discours sociaux sur le mépris de Durham à l'égard des

Canadiens français que celui du discours de Durham lui-même, donc plus contemporain des deux autres traductions. Répéter à satiété que Durham méprise les Canadiens français, que ce mépris ne se limite pas à une seule affirmation, mais qu'il se confirme ailleurs dans le rapport (et aussi dans certaines politiques *colonialistes* pour lesquelles la célèbre affirmation de Durham servirait encore de pensée fondatrice), dans d'autres affirmations tout aussi méprisantes (où la péjoration des adjectifs est nettement intensifiée), voilà exactement le type de pratique discursive que construit et autorise ici le présupposé, pratique «dont le statut opinable s'identifie à la confirmation d'une représentation sociale»<sup>31</sup>. La représentation traductionnelle de ce discours sur le mépris de Durham à l'égard des Canadiens français déborde les déplacements effectués par la traduction des qualificatifs et, qui plus est, le texte du rapport proprement dit. Ainsi, la traduction de 1948 de l'énoncé suivant comporte des variations additionnelles :

It is impossible to exaggerate the want of education among the *habitants*; no means of instruction have ever been provided for them, and they are almost universally destitute of the qualifications even of reading and writing. (*Durham's Report*, p. 31)

Il est impossible d'exagérer le manque d'éducation parmi les habitants; il n'a jamais été pourvu à leur éducation, et ils sont presque universellement dénués des qualifications même de la lecture et de l'écriture. (1839, p. 6)

Il est impossible d'exagérer leur ignorance (15); on n'a jamais réussi à faire leur instruction; ils sont dépourvus au point qu'ils ne savent ni lire ni écrire (16). (1948, p. 82)

Il est impossible d'exagérer leur manque d'instruction; aucun moyen d'instruction n'a jamais été prévu pour eux et ils sont presque tous dépourvus au point qu'ils ne savent ni lire ni écrire. (1969, p. 13)

En choisissant de dire qu'«on n'a jamais réussi à faire leur instruction», la traduction de 1948 rend l'idée de non-planification (comme le font d'ailleurs les deux autres traductions), mais elle laisse surtout entendre que toutes les tentatives en ce sens ont échoué eu égard à l'*ignorance innée* des «habitants»; de plus, alors que le texte de départ et la traduction de 1839 précisent que ces habitants sont presque entièrement incapables de lire ou d'écrire (celle de 1969 optant plutôt pour «presque tous les habitants ne

---

<sup>31</sup> Marc Angenot, *op. cit.*, p. 24.

savent ni lire ni écrire»), la traduction de 1948 choisit de ne pas traduire l'adverbe 'almost'. Enfin, l'énoncé revêt une importance encore plus grande grâce au renvoi à deux notes, où le traducteur vient, sans toutefois s'adresser directement au lecteur, discréditer la remarque de Durham sur le manque d'éducation ou d'instruction des habitants. Avec ces deux citations empruntées à des contemporains de Durham, le traducteur peut rétablir (de façon plus convaincante encore que si ces citations étaient empruntées à des analyses contemporaines de la traduction) *les faits en contexte* et laisser ainsi planer le doute quant à l'intégrité de l'émissaire :

(15) Arthur Buller dans son mémoire sur l'éducation note à propos des Canadiens français : «C'est un peuple éminemment qualifié pour recueillir les avantages de l'éducation; ils sont fins et intelligents, jamais moroses, fort aimables dans leurs rapports et fort gracieux dans leurs manières.» Cf. Bourinot, *The Intellectual Development of the Canadian People*, p. 44.<sup>32</sup>

(16) «Le Canada, quoi qu'on en dise au loin, possède en différents genres, des talents ignorés que le feu du génie a seul fait surgir sans que l'aide d'études y ait coopéré, sans que l'émulation de la renommée ou l'espoir des richesses leur ait servi d'aiguillon. Chaque ville, chaque hameau a, particulièrement dans les arts mécaniques, quelque ouvrier qui, sans avoir fait d'apprentissage, égale souvent, surpasse même quelquefois sous le rapport du travail comme sous celui de l'invention des artisans réguliers qui commencèrent leur vocation sous l'enseignement de chefs d'atelier et d'anciens praticiens. Toutes les classes de la société fournissent leur contingent de talents naturels auxquels il ne faudrait qu'un théâtre plus élevé, plus libéral, plus patriotique (car encourager les arts indigènes est du véritable patrimoine) pour les faire prospérer et briller». Napoléon Aubin, *Le Fantasque*, 28 septembre, 1840.<sup>33</sup>

#### 2.4. L'idéologème du «sens de l'argent et des affaires»

Dans un ouvrage publié en 1979, Dominique Clift et Sheila McLeod Arnopoulos tentent d'établir que l'«opposition entre l'économie anglaise et la société française, qui a contribué à la Rébellion de 1837-1838, a

---

<sup>32</sup> Note à la p. 82.

<sup>33</sup> Note aux pp. 82-83.

persisté jusqu'à nos jours<sup>34</sup>. Cette opposition, soutiennent-ils, tirerait son origine du fait qu'«étant presque complètement absente du commerce, la population française se replia sur elle-même pour mieux résister aux pressions qu'exerçaient sur elle les valeurs économiques anglaises»<sup>35</sup>; ce qui revient à dire que l'opposition allait demeurer jusqu'au jour où les principales valeurs de la société canadienne-française ne seraient plus conformes au maintien du traditionalisme. Le jour où la société québécoise a adopté, à son tour, ces mêmes valeurs économiques, l'opposition entre les deux groupes s'est recentrée sur d'autres terrains, notamment celui de la langue.

Il n'est pas inutile d'ajouter qu'une distinction doit être faite entre le rejet des valeurs capitalistes anglaises et le sentiment répandu parmi la population canadienne-française que «l'argent et les affaires» sont le propre des Anglais. En effet, s'il est vraisemblable que ce sentiment découle directement du rejet du capitalisme anglais, il n'en demeure pas moins que c'est davantage l'impression que «l'argent et les affaires» sont strictement réservés aux Anglais que le rejet même de ces valeurs anglaises, qui, en tant que présupposé, semble caractériser la période dite «traditionaliste». Ainsi faut-il comprendre les deux exemples suivants, où il est suggéré que ce «sens de l'argent et des affaires» des Anglo-Saxons (des Anglais mais aussi des Américains, comme on peut le constater dans le deuxième exemple) tient à leurs dispositions naturelles pour le commerce, voire pour la prospérité :

[T]he English race was sure to predominate even numerically in Lower Canada, as they predominate already, by their superior knowledge, energy, enterprise and wealth. (*Durham's Report*, p. 70)

[L]a race anglaise était certaine de prédominer dans le Bas-Canada même sous le rapport numérique, comme elle a déjà prédominé par ses connaissances, son esprit d'entreprise et ses richesses supérieures. (1839, p. 16)

[L]a race anglaise devait nécessairement prédominer dans le Bas-Canada, même numériquement, comme elle le fait déjà par ses connaissances supérieures, sa volonté, son esprit d'entreprise et son

---

<sup>34</sup> Dominique Clift et Sheila McLeod Arnopoulos, *Le fait anglais au Québec*, Montréal, Libre Expression, 1979, p. 17.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 16.



affinité à la richesse. (1948, p. 121)

[L]a race anglaise devait nécessairement prédominer, dans le Bas-Canada, même numériquement, comme elle le fait déjà par ses connaissances supérieures, sa volonté, son esprit d'entreprise et ses richesses supérieures. (1969, p. 35)

[T]he energy and habits of business (of the Americans) gradually drew the greater part of the commercial business of the country into their hands. (*Durham's Report*, p. 302)

[L']énergie et [les] habitudes des affaires [des Américains] attirèrent graduellement entre leurs mains la plus grande partie des affaires commerciales du pays. (1839, p. 71)

[L']audace et [les] aptitudes aux affaires [des Américains] attirèrent petit à petit entre leurs mains la plus grande partie du commerce du pays. (1948, p. 317)

[L']audace et les habitudes des affaires [des Américains] attirèrent graduellement entre leurs mains la plus grande partie du commerce du pays. (1969, p. 128-129)

## 2.5. L'idéologème du «complexe d'infériorité»

Défini simplement, le «complexe d'infériorité» est ici le produit des ressentiments du Canadien français ou Québécois contre un Autre à la fois craint et admiré. Dans le contexte du nationalisme canadien-français ou québécois, cet Autre a été incarné, au cours des deux derniers siècles, par le conquérant britannique, l'immigrant britannique avec qui le Canadien français devait désormais *partager son territoire*, le Canadien anglais et même l'Américain. Plusieurs caractéristiques sont communes à tous ces Autres : leur langue, leur statut démographique majoritaire et leur situation économique enviable. En termes strictement ethnographiques, le sentiment d'infériorité du Canadien français ou du Québécois résulte surtout de sa condition de francophone minoritaire à l'échelle continentale. Le discours sur le sentiment d'être *qualitativement* inférieur à l'Autre laisse transparaître sans doute plus efficacement que tout autre cette angoisse collective séculaire et bien réelle de se savoir *quantitativement* inférieur au groupe linguistique auquel appartient cet Autre. Ainsi, il se peut très bien que la cristallisation du complexe d'infériorité (en tant que présupposé idéologique) coïncide avec le moment où la minorisation du peuple canadien-français est devenue imaginable, c'est-à-dire avec l'adoption de l'Acte d'Union en 1840, mais surtout après plusieurs décennies d'émigration massive de Canadiens français vers les États-Unis,

exode qu'est venue interrompre la pénurie de travail chez nos voisins du Sud au lendemain de la crise de 1929. À la lumière de cette analogie possible avec la question de la minorisation démographique, l'on comprend mieux la variation suivante touchant la traduction de 1948, qui rend l'adjectif 'great' par «supérieure» :

[T]he national character which must be given to Lower Canada [is] that of the great race which must [...] be predominant over the whole North American Continent. (*Durham's Report*, p. 288)

[L]e caractère national qui doit être donné au Bas-Canada [doit être] celui de la grande race qui doit [...] prédominer sur tout le continent de l'Amérique Septentrionale. (1839, p. 68)

[L]e caractère national qui doit être donné au Bas-Canada [doit être] celui de la race supérieure qui doit [...] dominer sur tout le continent de l'Amérique du Nord. (1948, p. 303)

[L]e caractère national qui doit être donné au Bas-Canada [doit être] celui de la grande race qui doit [...] être prédominante sur tout le continent de l'Amérique du Nord. (1969, p. 118)

On ne saurait non plus nier, dans le prochain exemple, la fonction du présupposé, où la substitution de la préposition «de» par la conjonction «et» amène Durham, dans la traduction de 1948, à évoquer la supériorité, non pas de l'esprit d'entreprise des Anglais, mais des Anglais tout court :

The French could not but feel the superiority of English enterprise. (*Durham's Report*, p. 38)

Les Français ne pouvaient s'empêcher d'apercevoir la supériorité de l'esprit d'entreprise des Anglais. (1839, p. 8)

Les Français étaient forcés de reconnaître la supériorité et l'esprit d'entreprise des Anglais. (1948, p. 89)

Les Français ne pouvaient pas ne pas ressentir la supériorité de l'esprit d'entreprise des Anglais. (1969, pp. 16-17)

## 2.6. L'idéologème de l'«assimilation»

Encore plus pénétrante que le sentiment de se trouver un jour minoritaire sur *son propre territoire*, se révèle la crainte d'être tout simplement assimilé par l'Autre. Cette peur collective de *disparaître* s'est surtout manifestée, au cours des dernières années, dans le discours sur la situation démographique au Québec (qui connaîtrait le taux de natalité le plus faible au monde après l'Allemagne) et a intégré autant de formes discursives

parallèles que les débats sur la politique familiale, sur l'intégration des immigrants ou même sur la voie législative à privilégier en matière d'affichage commercial (il n'est pas rare d'entendre parler de l'importance de *préserver le visage français de la métropole du Québec*). Bien évidemment, l'assimilation, telle qu'elle est présentée dans le discours sur la disparition éventuelle du fait français en Amérique, a pour principal référent le modèle proposé par Durham lui-même, modèle qui s'inspire largement de l'exemple louisianais et qui a souvent été qualifié de «louisianisation du Québec». Avec la parution du texte de Durham surgit aussitôt le discours sur l'assimilation qui guette les Canadiens français et surtout celui sur la volonté de l'Autre de voir le fait français disparaître. Du même coup, l'imminence du danger de l'assimilation a aussi permis, en tant que présupposé idéologique, la diffusion du discours sur la volonté de survie des Canadiens français et des Québécois, voire la corroboration de certains facteurs pouvant expliquer le taux de natalité remarquablement élevé qui a si longtemps caractérisé le Canada français et le Québec, phénomène communément appelé la «revanche des berceaux».

Conséquemment, là où il se manifeste en traduction, l'idéologème de l'«assimilation» a pour fonction soit d'inciter à la vigilance, en rappelant que le danger de l'assimilation subsiste toujours, soit de repousser en quelque sorte ce même danger, en rappelant que le peuple canadien-français ou québécois a survécu au plan assimilateur de Durham. Il est ainsi possible d'expliquer, dans l'exemple suivant, la présence du mot «survie» dans la version de 1948 :

Whatever may happen, [...] they [the French Canadians] can see no hope for their nationality. (*Durham's Report*, p. 291)

Quoiqu'il arrive, [...] ils [les Canadiens Français] ne peuvent avoir aucune espérance pour leur nationalité. (1839, p. 69)

Quoi qu'il arrive, [...] ils [les Canadiens français] ne peuvent espérer aucunement dans la survie de leur nationalité. (1948, p. 307)

Quoiqu'il puisse arriver [...], ils [les Canadiens français] ne peuvent aucunement espérer pour leur nationalité. (1969, p. 121)

En effet, en comparant la traduction de 1948 avec celles de 1839 et de 1969, on peut avancer que l'ajout de «survie» sert surtout ici à évoquer le fait que Durham a sous-estimé la volonté profonde du peuple canadien-français de *perdurer*, bref à rappeler que ce peuple a survécu à son plan assimilateur.

Dans le prochain exemple, l'illustration du cas louisianais est sans aucun doute ce qui amène le traducteur de 1948 à parler de «succès transcendant» en ce qui a trait à la politique assimilatrice de la Louisiane (alors que l'original et les deux autres traductions parlent respectivement de 'eminent success' et de «succès éminent/éminent succès»), tout comme le besoin de rappeler l'échec de l'application de la principale recommandation du rapport est ce qui incite aussi le traducteur de 1948 à joindre à l'énoncé une note qui renvoie elle-même à son «Introduction» (note dont nous reproduisons ci-dessous le dernier paragraphe) :

And the eminent success of the policy adopted with regard to that state [Louisiana], points out to us the means by which a similar result can be effected in Lower Canada (*Durham's Report*, p. 299)

Et le succès éminent de la politique adoptée à l'égard de cet état [la Louisiane] nous montre les moyens d'effectuer un semblable résultat dans le Bas-Canada. (1839, p. 71)

Le succès transcendant de la politique de cet Etat [la Louisiane] nous montre de quelle manière on peut obtenir un résultat identique dans le Bas-Canada (18). (1948, p. 315)

Et l'éminent succès de la politique adoptée à l'égard de cet Etat [la Louisiane] nous montre de quelle manière on peut obtenir un résultat identique dans le Bas-Canada. (1969, p. 127)

(18) Durham fut pour nous un prophète de malheur. Sil a reçu le désaveu de sa reine, l'Angleterre a retenu la leçon du grand serviteur de son impérialisme. Mais ce n'est pas une raison pour le peuple canadien-français de démissionner. Nous ne serons jamais les assimilés de la Louisiane. Demain tout recommence<sup>36</sup>.

## 2.7. L'idéologème de «la marche vers l'indépendance»

On a vu plus tôt que Balthazar considère la «modernité» comme l'élément qui caractérise à la fois le projet politique articulé par les Patriotes, et celui s'étant développé au cours de la Révolution tranquille et ayant donné naissance à plusieurs formations politiques qui ont fait de l'indépendance du Québec l'article premier de leur programme. Outre que les projets se rejoignent dans leur modernité, que l'un précède plus de cent ans de nationalisme traditionnel et que l'autre vient y mettre fin, on ne détient

---

<sup>36</sup> Note à la p. 51.

aucune donnée qui puisse renseigner, par exemple, sur l'appui populaire que recueillaient ces projets. En admettant que l'idée ait été largement diffusée à la fin de la Révolution tranquille, les résultats des différents sondages effectués à la fin des années 1960 — qui sont en réalité les premiers portant sur cette question — indiquent cependant que cet appui oscillait autour de 10 pour cent<sup>37</sup>. Il est difficile d'imaginer que, dans un tel contexte, le projet indépendantiste ait recueilli, avant la fin des années 1960, un appui majoritaire ou même très significatif.

Le présupposé idéologique qui sous-tend l'idéologème de «la marche vers l'indépendance» tient bien sûr au fait qu'on ne saurait parler, à aucun moment de l'histoire du Québec avant la dernière traduction du *Report*, de la *plausibilité* que se fasse, un jour, l'indépendance politique. De fait, la réinsertion de cette idée (peu diffusée depuis la Rébellion de 1837-1838) dans le discours sociopolitique au Québec ne se fait pas de toute évidence avant les années 1960.

Ces observations nous amènent donc à présenter l'exemple suivant, où le terme «nation» est préféré, dans la traduction de 1969, à celui de «race» :

But before deciding which of the two racés is now to be placed in the ascendant, it is but prudent to enquire which of them must ultimately prevail. (*Durham's Report*, p. 289)

Mais avant de décider à laquelle des deux racés il faut maintenant donner l'ascendance, il n'est que prudent de chercher laquelle des deux doit prévaloir à la fin. (1839, p. 68)

Mais avant de décider laquelle des deux racés doit garder la suprématie, ce n'est que prudence de chercher laquelle des deux prédominera à la fin. (1948, p. 306)

Mais avant de décider laquelle des deux nations doit maintenant être placée en état de suprématie, il n'est que prudent de chercher laquelle des deux finira par prédominer à la fin. (1969, p. 119)

---

<sup>37</sup> Pour une analyse détaillée des différents sondages d'opinion portant sur l'appui populaire au projet d'indépendance politique du Québec, on se référera à : Édouard Cloutier, Jean H. Guay et Daniel Latouche, *Le virage : l'évolution de l'opinion publique au Québec depuis 1960 ou Comment le Québec est devenu souverainiste*, Montréal, Québec/Amérique, 1992.

On peut effectivement s'interroger sur les raisons qui incitent les traducteurs de la dernière version à choisir ici un terme renfermant, en 1969, des connotations de nature géopolitique qui ne sauraient être les mêmes qu'en 1839 (année où Durham écrit son rapport et à laquelle la traduction de 1969 renvoie invariablement, ne fût-ce qu'en ne comportant aucune mention dans l'introduction qui précède le texte traduit que certains termes, dont celui de «race», ont été actualisés). Cet énoncé, en fait, ne constituerait pas un exemple aussi pertinent et révélateur d'une tendance qui apparaît vers la fin des années 1960 (à savoir celle d'évoquer la *probabilité* de l'indépendance), si, dans les énoncés qui servent à illustrer le travail discursif de l'idéologème de l'«enracinement» (p. 18) et de celui du «sens de l'argent et des affaires» (p. 24), le terme 'race' n'était pas tout bonnement transcodé. Le débat sur la *question nationale* se recentre ici autour d'un projet qui reposerait sur le principe de l'État-nation et qui viendrait corroborer l'hypothèse de la «territorialisation» du nationalisme des années 1960 avancée par Balthazar. Il est possible de déceler, fût-ce dans cet exemple isolé, le début d'une transformation de la façon dont on parle de l'indépendance : celle-ci ne serait plus véhiculée exclusivement comme une idéalisation; elle serait également présentée comme un projet politique *viable*, tel qu'aurait tendance à l'indiquer l'appui grandissant à la thèse indépendantiste à partir de la toute fin des années 1960.

Les quatorze exemples retenus et commentés constituent environ le cinquième des variations qu'il est possible de recenser pour l'ensemble des sept idéologèmes présentés. Il ressort, même à partir de ce bref aperçu, que c'est dans la traduction de 1948 qu'on voit se manifester la répartition la plus étendue (elle compte des variations pour l'ensemble des idéologèmes) et la plus grande fréquence de variations. Elle est clairement plus riche en termes d'analyse que les deux autres, à cause bien entendu du nombre élevé de variations qu'elle renferme, mais aussi et surtout parce que, comme on l'a constaté dès l'étape de contextualisation, elle a été réalisée lors d'une période préluant à une complexification des rapports entre les pratiques discursives relatives au nationalisme canadien-français. Par exemple, elle se trouve plus que toute autre à la réelle croisée de deux idéologies contraires (le traditionalisme et le libéralisme); il n'est donc pas étonnant qu'elle renferme, une fois l'ensemble des énoncés pertinents recensés, six fois plus de variations que la traduction de 1839 et quatre fois plus que celle de 1969, et que, pour

cette même raison, elle renferme plus de contradictions sur le plan idéologique<sup>38</sup>. À vrai dire, la complexité de la structuration des idéologèmes et le ton véhément qui anime souvent le discours traductionnel de Hamel sont au moins deux éléments qui confirmeraient les propos de Pierre Popovic sur le discours social au Québec au lendemain de la guerre :

Le discours social de ces années [1948 à 1953] comprend un éventail de formations discursives qui disputent de thèses et de réfutations avec d'autant plus de virulence et de passion que la grande dépression des années 1930, la crise de la conscription et la seconde guerre mondiale ont accéléré l'effritement du consensus sur lequel reposait la société québécoise. Celle-ci restait en grande partie une société traditionnelle. [...] La remise en question critique de [ce traditionalisme] est avancée, quoique encore difficile et tissée de contradictions, dans le Québec du milieu du siècle.<sup>39</sup>

### 3. La relation antagoniste ou le conquétisme

Nous terminerons cette étude sur les présupposés idéologiques qui sous-tendent les trois traductions du *Durham's Report* en tentant de retracer brièvement, sur la même période de cent cinquante ans, l'évolution de l'idéologème du «conquétisme»<sup>40</sup>. Contrairement aux autres

---

<sup>38</sup> Par exemple, il est pertinent de souligner que, parallèlement à l'accentuation du mépris de Durham à l'égard des Canadiens français (notamment dans les variations se rapportant à l'idéologème de la «dénégation de la nation canadienne-française»), le discours du même Durham se montre ailleurs plus *affable* en version traduite que dans l'original (notamment dans les variations se rapportant aux deux premiers idéologèmes étudiés ici).

<sup>39</sup> Pierre Popovic, *op. cit.*, pp. 51-52.

<sup>40</sup> L'expression est attribuable à l'historien Ramsay Cook qui, dans *The Maple Leaf Forever* publié en 1971, écrit ce qui suit à propos du conquétisme : 'The interpretation of the meaning of the Conquest is one of the most important subjects in the intellectual history of French Canada. Each generation of French Canadians appears to fight, intellectually, the battle of the Plains of Abraham again', cité par Guy Laforest, *Trudeau et la fin d'un rêve canadien*, Sillery, Septentrion, 1992, p. 234. Laforest, après avoir cité Cook, ajoute : «Mais si le Québec et ses intellectuels n'ont pas encore dépassé la Conquête, on peut en dire

idéologèmes, le «conquétisme» constitue un type d'invariant discursif dont les principes régulateurs sont issus du discours sur une expérience politique à la fois commune aux Canadiens français et aux Canadiens anglais, mais aussi et surtout antérieure au Rapport, voire précédant de plusieurs décennies les troubles politiques de la fin des années 1830. Ce qu'il s'agit d'évaluer et d'expliquer ici, c'est dans quelle mesure l'héritage de la Conquête agit comme présupposé idéologique dans la facture des trois traductions. Si l'étude diachronique des sept premiers idéologèmes a permis de suivre l'évolution de la caractérisation du Canadien français et de l'Anglais sur plus d'un siècle et demi<sup>41</sup>, l'analyse de l'idéologème du «conquétisme» permet, quant à elle, de suivre l'évolution de la relation entre les deux communautés, relation qui découle directement de la Conquête et qu'on peut *a priori* qualifier d'«antagoniste». Suivre l'évolution du conquétisme, c'est d'abord voir de quelle façon se définit cette relation antagoniste dans les différentes traductions du *Report*, et ensuite tenter d'expliquer en quoi le discours sur cette relation, encore aujourd'hui, renvoie invariablement à la représentation de la Conquête comme point d'origine d'une expérience politique commune au conquérant et au conquis.

L'examen des variations propres à l'idéologème du «conquétisme» révèle non pas l'effacement ou l'apparition d'un ou de plusieurs présupposés idéologiques, mais plutôt la transformation du sens que le conquis attribue à la Conquête, perçue au départ comme l'imposition d'un régime politique étranger pour devenir, près de deux

---

autant du Canada anglophone et de ses penseurs» (p. 234); et puis : «Les travaux de David Bercuson et Barry Cooper, ceux de Janet Aizenstat sur Lord Durham, et les écrits de Ramsay Cook lui-même depuis l'entente du lac Meech en avril 1987, illustrent bien que les Québécois n'ont pas le monopole des fixations sur la Conquête» (p. 234).

<sup>41</sup> Par exemple, il a été possible de constater qu'avec le remplacement de certaines valeurs traditionnelles par des valeurs plus modernes, les Canadiens français cherchent moins à se définir comme un «bon peuple», ou encore, qu'ils cessent de considérer les valeurs pécuniaires comme l'apanage des Anglais.



siècles plus tard, une défaite permanente, voire «institutionnalisée»<sup>42</sup>. L'exemple suivant, qui se rapporte aux traductions de 1839 et de 1948, permet une interprétation de la Conquête comme l'imposition d'un régime politique étranger :

[T]he disorder produced by the working of an ill-contrived constitutional system. (*Durham's Report*, p. 260)

[L]es maux produits par le fonctionnement d'un système colonial mal imaginé. (1839, p. 61)

[L]e désordre qui résulte d'un régime colonial mal conçu. (1948, p. 279)

[L]e désordre qui résulte d'un système constitutionnel mal conçu. (1969, p. 105)

Il s'est vraisemblablement opéré ici un choix qui tient à la contemporanéité de la première traduction : «constitutionnel» est moins marqué à l'époque<sup>43</sup> que «colonial», sans doute plus fortement connoté car il évoque l'assujettissement politique (ce qui expliquerait sa présence dans la version de 1948), voire l'«autre» système ou régime colonial — mieux «imaginé ou conçu» — d'avant la Conquête (ce qui expliquerait sa présence dans la version de 1839).

Quant à l'interprétation de la Conquête comme grande défaite des Canadiens français, c'est d'abord à la traduction de 1969 qu'il revient d'en être *représentatif*, étant la seule des trois versions à orthographier systématiquement le terme «conquête» avec la majuscule, tel que dans l'énoncé qui suit :

[A] degree of practical toleration [...] has existed in this Colony from the period of conquest down to the present time. (*Durham's Report*, p. 137)

[Il a] existé dans la colonie, depuis la conquête jusqu'à ce jour, un degré de tolérance pratique, connu dans bien peu de sociétés. (1839, p. 31)

[Il a] existé dans la colonie, de la conquête à ce jour, un esprit de tolérance pratique, connu dans bien peu de sociétés. (1948, p. 177)

[Il a] existé dans la colonie, de la Conquête à ce jour, un degré de

---

<sup>42</sup> Christian Dufour, *Le défi québécois*, Montréal, L'Hexagone, 1989, p. 28.

<sup>43</sup> Il en va sans doute tout autrement depuis la Révolution tranquille et, surtout, depuis le Rapatriement de 1982.

tolérance pratique, connu dans bien peu de sociétés. (1969, p. 54)

Seule une forte lexicalisation du terme peut autoriser, pour ainsi dire, ce changement orthographique. Pour que «conquête» devienne «Conquête», il faut que le terme soit désormais véhiculé, contrairement à ce qui était jusqu'alors le cas ou qu'il l'était du moins de façon non systématique, comme l'Événement, au delà de tout autre (beaucoup plus que l'échec des Patriotes, qui occupe en quelque sorte cette fonction tout au long de la période dite «traditionaliste»), ayant transformé le cours de l'histoire.

#### 4. Conclusion

La première conclusion qu'il faut tirer de l'analyse comparative des différentes traductions de *Lord Durham's Report*, c'est qu'il est possible de retrouver, dans chacune des versions, certains présupposés idéologiques du discours nationaliste canadien-français et québécois. En effet, notre analyse comparative permet de mieux saisir, relativement aux objets de discours que sont à la fois Durham, le *Rapport* et la Conquête, la façon dont est représenté en traduction l'*acceptable discursif* sur la caractérisation des Canadiens français ou Québécois et des Anglais, ainsi que sur leur relation antagoniste, à l'une ou l'autre des périodes clés. On a vu, par exemple, qu'un idéologème pouvait se manifester à plusieurs reprises dans telle traduction et n'intervenir aucunement dans telle autre. Il a également été possible, à partir des variations notées entre le travail discursif des présupposés d'une traduction à l'autre, d'élucider ce qui constitue en partie l'*acceptable discursif* au cours des périodes qui séparent deux traductions et, plus spécifiquement, de déterminer ce qu'il en est de la transformation des présupposés, laquelle profile la complexification du discours social (surtout lors de la période qui s'étend de la Seconde Guerre mondiale à la Révolution tranquille).

Enfin, cette étude aura permis d'illustrer en quoi chacune des traductions de *Lord Durham's Report* se structure à partir de certaines pratiques discursives de la ou des idéologies nationalistes canadiennes-françaises et québécoises qui lui sont contemporaines. Il était essentiel de mettre en lumière ce que renferme potentiellement le *Report* pour que l'on puisse en parler comme d'un texte propice au travail des idéologèmes, mais surtout pour que l'on puisse aborder sa traduction comme un lieu de contact interdiscursif où se confirment les présupposés

idéologiques qui assurent la diffusion et la cohérence de certaines pratiques du discours nationaliste. Si ce rapport, vieux de plus de cent cinquante ans, est à ce point riche sur le plan de l'analyse du discours social canadien-français et québécois, c'est que le discours sur Durham, le *Rapport* ou la Conquête, était possible et acceptable à certains moments clés de l'histoire politique canado-québécoise, et qu'il a aussi maintenu une fonction compatible avec la diffusion des différentes formes adoptées par le nationalisme canadien-français et québécois à travers les époques.

Il nous apparaît que seule une redéfinition de la relation Québec-Canada et de leur contexte politique commun pourrait mener à une caractérisation du Québécois et de l'Autre différente de celle observée ici, et à une réinvention de la relation entre le Québécois et l'Autre qui mettrait fin à l'esprit de conquétisme de part et d'autre. Ironiquement, une nouvelle traduction de *Lord Durham's Report* dans ce contexte politique redéfini pourrait difficilement occuper sa fonction séculaire; d'où il faudrait alors conclure à sa forte improbabilité.

Université de Montréal

### Références

ANGENOT, Marc (1977). «Présumé, topos, idéologème». *Études françaises*, XIII (1-2), p. 11-34.

BALTHAZAR, Louis (1986). *Le bilan du nationalisme au Québec*. Montréal, L'Hexagone.

BRISSET, Annie (1990). *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*. Longueuil, Le Préambule.

CLIFT, Dominique et Sheila McLeod-Arnopoulos (1979). *Le fait anglais au Québec*. Montréal, Libre Expression.

DION, Léon (1987). *À la recherche du Québec*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval.

DUFOUR, Christian (1989). *Le défi québécois*. Montréal, L'Hexagone.

DURHAM, John George Lambton (1839). *Lord Durham's Report on the Affairs of British North America*. C.P. Lucas éd., Oxford, Clarendon Press, vol. II, 1912.

\_\_\_\_\_ (1963). *Lord Durham's Report. An Abridgement of the Report on the Affairs of British North America*. Gerald M. Craig éd., Toronto, McClelland and Stuart.

\_\_\_\_\_ (1839). Rapport de Lord Durham, Haut-Commissaire de sa Majesté, &c. sur les affaires de l'Amérique Septentrionale Britannique. [s.l., s.n.].

\_\_\_\_\_ (1948). *Le rapport de Durham*. Présenté, traduit et annoté par Marcel-Pierre Hamel, Montréal, Éditions du Québec.

\_\_\_\_\_ (1969) *Le rapport Durham*. Traduit par Denis Bertrand et Albert Desbiens, Montréal, Éditions Ste-Marie.

\_\_\_\_\_ (1990). *Le rapport Durham*. Traduction et introduction de Denis Bertrand et Albert Desbiens, Montréal, L'Hexagone, Col. Typo, (édition revue et corrigée de 1969).

FALARDEAU, Jean-Charles (1975). *Étienne Parent 1802-1874*. Montréal, La Presse.

GÉRIN-LAJOIE, Antoine (1888). *Dix ans au Canada de 1840 à 1850 : histoire de l'établissement du gouvernement responsable*. Québec, L.J. Demers.

LAFOREST, Guy (1992). *Trudeau et la fin d'un rêve canadien*. Sillery, Septentrion.

POPOVIC, Pierre (1992). *La contradiction du poème : poésie et discours social au Québec de 1948 à 1953*. Candiac, Éditions Balzac.

RIOUX, Marcel (1980 [1969]). *La Question du Québec*, Montréal, Parti pris et Marcel Rioux.

**RÉSUMÉ : «Demain tout recommence» : *Lord Durham's Report* en traduction** — Cet article propose une analyse comparative des présupposés idéologiques qui traversent et façonnent chacune des trois traductions (1839, 1948 et 1969) de *Lord Durham's Report*. On y étudie la représentation traductionnelle de certaines maximes idéologiques qui ont assuré la diffusion du discours nationaliste canadien-français et québécois au cours des cent cinquante années d'histoire de la traduction du célèbre rapport. Ainsi, il y est largement question de la perméabilité du discours traductionnel et des «principes régulateurs» qui le structurent. Après la présentation succincte du contexte sociopolitique propre au texte de départ et à chacune des traductions, l'étude comparative proprement dite tente d'illustrer comment les idéologèmes se manifestent à la surface du texte par le biais de variations synchroniques. Cette analyse du travail actif des idéologèmes se termine par l'examen de l'antagonisme entre le Canadien français et l'Autre, relation qui repose sur le «conquétisme».

**ABSTRACT : 'Demain tout recommence' : *Lord Durham's Report* in Translation** — This article presents a comparative analysis of the ideological presuppositions that run through and shape each of the three translations (1839, 1948, and 1969) of *Lord Durham's Report*. It attempts to explain how different maxims relevant to discursive practices of French-Canadian and Québec nationalism are disseminated throughout the 150-year history of Durham's text in translation. Thus the article largely deals with the permeability of translational discourse and the 'regulating principles' that structure it. The socio-political context proper to the source text and to each of its translations having been examined, the comparative analysis *per se* looks into the work of the ideologemes — that present themselves, at the textual-surface level, as synchronic variations. The latter part of the article discusses the antagonistic relation between the French Canadian and the Other, and the way in which this relation shows itself to be a surface manifestation of the ideologeme of 'conquétisme'.

**Marc Charron : 369, Élie, Laval, Québec, H7P 2M3, courriel : [charrma@magellan.umontreal.ca](mailto:charrma@magellan.umontreal.ca)**